

# JOURNAL DES DAMES

## ET

### DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim<sup>e</sup>. pour l'étranger.)*

*En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N<sup>os</sup>. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.*

On s'étouffe à l'Opéra-Comique, pour voir, ou plutôt pour entendre *les Voitures Versées*, dont la musique est ravissante, et toutes nos petites-maîtresses raffolent des variations du *clair de la lune*. Le grand Opéra brille d'un foible éclat à Favart. *La Dame Noire* n'a fait que passer à l'Odéon, qui va se hâter de donner *l'Artiste Ambitieux*. L'absence de Talma, de M<sup>lle</sup> Duchesnois et de M<sup>lle</sup> Mars, porte un coup funeste au Théâtre-Français. Les théâtres du boulevard languissent, hors les jours où l'on joue *les Petites Danaïdes*. Lorsque la vogue des *Voitures Versées* sera passée, l'Opéra-Comique offrira *l'Amant et le Mari*, pièce en deux actes, dans laquelle un mari donne, dit-on, une leçon à une femme légère, le jour même de la cérémonie nuptiale. Il faut qu'un pareil sujet soit traité avec beaucoup d'adresse, pour ne pas déplaire au beau sexe.

*L'Invisible* a produit peu d'effet au Vaudeville ; on a cependant applaudi quelques couplets gracieux, notamment celui-ci :

#### AIR de *Julie*, ou le *Pot de fleurs*.

Être mari, voilà ma seule envie,  
En vain j'entends dire en tous lieux,  
Que posséder femme jeune et jolie  
Est quelquefois bien dangereux.

Pour faire naître mes alarmes  
De tels motifs sont trop légers....  
Je n'apperçois pas les dangers  
Qui sont cachés par tant de charmes.

OUVERTURE D'UN BAL CHAMPÊTRE.

Les soirées finissent ordinairement dans la capitale vers les fêtes de Pâques, mais les bals champêtres ne commencent pas si tôt; il faut attendre que les jours augmentent, que les toilettes d'été se préparent. Ce n'est guères qu'à la mi-mai que les Parisiens franchissent leurs barrières et se répandent dans les villages des environs. Un de ceux qui attirent la plus grande affluence, est sans contredit celui de S\*\*\*. Ce bal, renommé parmi tous ceux du même genre, a l'avantage d'être établi dans un local délicieux et de réunir une société choisie. Comme je savais que le premier de ces bals étoit une espèce de solennité pour le pays et les villages circonvoisins, je résolus de m'y rendre. La route de Paris étoit couverte d'une foule d'équipages, de jeunes gens à cheval et de piétons, qui marchaient avec un égal empressement vers le même but, le plaisir. Les dames en calèche, en passant à côté d'un élégant coupé, sembloient dire par leurs regards à celles qui étoient enfermées : nous ne nous voyons pas, nous ne pouvons savoir si vous êtes mieux mises, mieux coëffées que nous; mais ce soir nous nous retrouverons dans le parc, et l'on jugera qui mérite la palme. D'un autre côté, des lycéens, des élèves en droit, doués de toute la vigueur de la jeunesse et comptant pour rien la chaleur, avoient l'air de défier, par la légèreté de leur marche, les cavaliers avec qui ils faisoient route. Mes amis et moi, nous risquions aussi nos réflexions. Grâce au bal de S\*\*, disions-nous, ces jolies femmes qui nous sont maintenant totalement étrangères, nous adresseront bientôt des paroles polies; elles laisseront tomber sur nous des regards de bienveillance; peut-être même, après avoir dansé avec nous pendant toute la soirée, accueilleront-elles de notre part ces hommages que l'on appelle insignifiants et qui, souvent, décident du destin de la vie. Après un dîner plus solide que délicat, nous nous rendîmes au bal, établi dans le parc sous une vaste tente. Toutes les danseuses villageoises y étoient rangées sur deux files, attendant qu'on vint les inviter; mais les dames en chapeaux, ce qu'on appelle *les bourgeois*, eurent seules les honneurs de la soirée; ne

point, me dit un  
véritable amour po  
sient toujours aus  
sont passées en  
aiment à les faire  
surs de Paris qui les  
il semble qu'il y ai  
l'Amour a mal à l'œ  
l'a une entorse!

L'Ambassadeur de  
mière *Fête extraord*  
seconde, qui aura lie

HISTORIQUES  
ÉCRITS, ET SUR  
Garat (1).

S E C O N

connaissances intim  
mont Gerbier. Le p  
ralémie de province  
la relation avec l'a  
de Montesquien, I  
présenta à Fonten  
mort, Diderot, le t  
mesure que Roberson  
de Charles Qui  
lard; l'ouvrage et la  
de ce livre et cel  
entre Hume et Rousse  
ll. et de M<sup>me</sup>. Suar  
trois ou quatre maiso  
du monde. Les m

Deux volumes in-8°, l'u  
et port franc, 16 francs  
rue des Mathurins-St-

croyez point, me dit un habitant du lieu, qui paroissoit animé d'un véritable amour pour ses compatriotes, que nos danseuses soient toujours aussi délaissées; leur gentillesse et leur coquetterie sont passées en proverbe; tous les jeunes gens des environs aiment à les faire danser, et il vient même de beaux Messieurs de Paris qui les préfèrent aux *Dames*; mais aujourd'hui, il semble qu'il y ait un sort sur les plus jolies filles: *Rose d'Amour* a mal à l'œil; *Flore* souffre des dents, et *Belle de Nuit* a une entorse!

\*\*\*\*

S. E. l'Ambassadeur de Perse, qui a honoré de sa présence, la première *Fête extraordinaire de Tivoli*, a promis de se rendre à la seconde, qui aura lieu le 21 mai.

MÉMOIRES HISTORIQUES SUR LA VIE DE M. SUARD, SUR SES ÉCRITS, ET SUR LE 18<sup>me</sup>. SIÈCLE; par Dominique-Joseph Garat (1).

#### SECOND ARTICLE.

Les connoissances intimes de M. Suard étoient l'abbé Arnand et l'avocat Gerbier. Le premier prix de prose remporté dans une académie de province, pour un éloge de Montesquieu, le mit en relation avec l'auteur de *l'Esprit des Loix*; il trouva auprès de Montesquieu, Helvétius et l'abbé Raynal. Ce dernier le présenta à Fontenelle; plus tard, il connut Buffon, d'Alembert, Diderot, le baron d'Holbach et Condorcet.

A mesure que Roberson faisoit imprimer en Angleterre, son *Histoire de Charles Quint*, il en envoyoit les épreuves à M. Suard; l'ouvrage et la traduction parurent en même tems. La vente de ce livre et celle de *l'Exposé succinct de la Querelle entre Hume et Rousseau* répandirent de l'aisance dans la vie de M. et de M<sup>me</sup>. Suard. Il s'établit des soirées régulières entre trois ou quatre maisons où l'on s'occupoit également des lettres et du monde. Les mêmes sociétés, dans la belle saison,

(1) Deux volumes in-8°, l'un de 363, l'autre de 451 pages: Prix 13 francs, et port franc, 16 francs; à Paris, chez A. Belin, imprimeur-libraire, rue des Mathurins-St-Jacques, hôtel de Cluny.

se rendoient régulièrement au Moulin-Joli, chez M. Watelet ; à St-Ouen chez M. et M<sup>me</sup>. Necker, à Aubonne chez M. de St.-Lambert. Les déjeûners de M. l'abbé Morellet s'établirent plus tard.

Jamais tant d'étrangers illustres n'avoient visité la France : la plupart se mêloient à ces réunions : « Tous, dit l'auteur des Mémoires, sembloient se donner rendez-vous au cabinet de M. Suard et au salon de sa femme. »

Le premier de ces grands personnages fut le baron de Gleekem, ambassadeur de Danemarck. Votre Roi, dit une femme à M. de Gleekem, *est une tête.* — *Couronnée, Madame,* répondit le baron. Un autre mot de lui est plus souvent cité sans que tout le monde sache qu'il est aussi de lui. On s'extasioit à ses côtés sur l'admirable exécution d'une sonate peu expressive, et en le voyant froid quelqu'un s'écria : *Ah ! si vous saviez combien cela est difficile !* — *Ah ! je voudrois bien que cela fût impossible,* dit Gleekem.

L'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, avoit un autre genre d'esprit. Ce qui dominoit dans le sien, c'étoit l'imagination. « Ses accens, dit l'auteur des Mémoires, étoient sublimes quand il parloit de la Suède, de ses nuits qui sont presque des jours ; de son ciel, qu'un soleil resplendissant rend magnifique alors même qu'il ne peut le rendre doux ; de ses lacs nombreux, traversés aussi rapidement par les patins et par les traînaux que par les voiles ; de sa végétation diligente, qui commence et achève en trois mois les créations pour lesquelles il faut ailleurs à la nature des années ; des races antiques et toujours pures de sa population primitive, qui, entre le pôle et d'immenses étangs glacés, dérobent toutes les vertus et toutes les félicités de l'âge d'or aux souffles contagieux des vices et des malheurs des nations.... »

Les Mémoires sur la vie de M. Suard parlent aussi des succès de Garrick dans les salons de Paris. Touché de la reconnaissance la plus vraie et la plus vive pour l'accueil qu'il recevoit en France, Garrick regrettoit beaucoup qu'il ne lui fût pas aussi possible d'en prendre l'accent que d'en apprendre la langue. Mêlé aux acteurs de Paris, et sans autre rétribution que le plaisir qu'il auroit donné et les succès qu'il auroit pu avoir, il eût voulu jouer avec eux la comédie et la tragédie françaises. Un autre vœu de Garrick eût été que la France et l'Angleterre, pour faire un échange de leurs plus belles jouissances dramatiques, s'envoyassent de tems en tems leurs meil-

troupes complètes  
... et le théâtre a  
... près dans le mè  
... motions aux âmes  
M. Garat, un aut  
... d'avantage ; les  
... que la même chose.  
... constamment com  
... gestes habituels  
... souvenirs et dans  
... nequoit pas le nom  
... imitoit, il le cor  
... res ».

Le métaphysicien Hur  
... en France, sont de  
... question dans ce  
... Gibbon, qui au  
... l'ait craint les sédu  
... -propre étoit fonde  
... nous allons offrir à  
... superbe Histoire de  
... sept à huit ponce  
... de Silène étoit  
... on appelle flûtes ;  
... du droit pût em  
... ment assez longs et  
... statue de cinq à six  
... plus gros que le po  
... profondément que  
... très vils, mais t  
... radeurs ; sa voix q  
... avoir d'autre mo  
... elles. »

Les mémoires de M.  
... Caraccioli, ce dipl  
... de l'Europe, étoient  
... parient de l'abbé Ga  
... qui contribu  
... de l'inoculation.  
... M. Suard, qui  
... vable à celles qu

leures troupes complètes , et qu'on pût voir le théâtre français à Londres , et le théâtre anglais à Paris.

A peu près dans le même tems un autre anglais vint donner des émotions aux âmes tendres , c'étoit Sterne. « Jamais , dit M. Garat , un auteur et ses ouvrages ne se sont ressemblés davantage ; les lire ou le voir et l'entendre , c'étoit presque la même chose..... Les traits de la figure de Sterne , plus constamment comiques que son talent , une foule de ses gestes habituels , de ses mots , étoient gravés dans les souvenirs et dans l'imagination de M. Suard ; on n'en prononçoit pas le nom qu'il ne crût le voir et l'entendre ; il l'imitoit , il le contrefaisoit , ce qui ne lui arrivoit guères ».

Le métaphysicien Hume , et le publiciste Smith , qui vinrent aussi en France , sont de trop graves personnages pour qu'il en soit question dans ce Journal ; mais nous ne devons pas omettre Gibbon , qui auroit plus longtemps séjourné en France , s'il n'eût craint les séductions. On va voir combien peu son amour-propre étoit fondé ; c'est une dame qui a fait le portrait que nous allons offrir à nos lectrices : « L'auteur de la grande et superbe Histoire de l'Empire Romain avoit à peine quatre pieds sept à huit pouces ; le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène étoit posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes* ; ses pieds , assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche , étoient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq à six pouces ; au milieu de son visage , pas plus gros que le poing , la racine de son nez s'enfonçoit plus profondément que celle du nez d'un Kalmouck , et ses yeux , très vifs , mais très-petits , se perdoient dans les mêmes profondeurs ; sa voix qui n'avoit que des accens aigus , ne pouvoit avoir d'autre moyen d'arriver au cœur que de percer les oreilles. »

Les mémoires de M. Garat ne s'étendent point sur le marquis de Carraccioli , ce *diplomate dont les bons mots , répétés dans toute l'Europe , étoient la raison rendue gaie et piquante* ; mais ils parlent de l'abbé Galiani , et d'un autre italien très-original , Gatti , qui contribua à répandre en France la découverte de l'inoculation. « Gatti , disent les mémoires , avoit pour M. Suard , qu'il connoissoit à peine , une amitié semblable à celles qui naissent dans l'enfance pour durer

toute la vie. Il disoit de M<sup>me</sup>. Suard : *C'est la seule jolie femme dont je n'aie jamais été amoureux , et une de celles que j'ai le plus aimées.* La Philosophie et la Médecine de Gatti étoient naïves : c'est le mot par lequel les caractérisoit M. Suard : »

La part la plus forte d'éloges donnés dans les Mémoires de M. Garat aux étrangers de distinction qui vinrent visiter la France au milieu du 18<sup>me</sup>. Siècle , est pour le Prince Royal de Portugal. L'auteur remonte au tremblement de terre de Lisbonne. « Dans une catastrophe sans exemple en Europe , dit-il , c'étoit beaucoup de voir avec la rapidité nécessaire les ordres qu'il falloit donner au milieu de tant de ruines qui se cachotent les unes les autres en cachant les morts et les mourans , et lorsque la terre menaçoit partout de s'ouvrir , l'océan de tout engloutir. Un jeune homme dans la fleur de l'âge et de la beauté , comme le Renaud du Tasse , et déjà dans le plein exercice de toutes ses forces et de tout son courage , élève sa tête et ses regards sur ces ruines qui s'entassaient les unes sur les autres ; il s'écrie : *Suivez-moi , mes amis , allons sauver ceux qui peuvent l'être encore.* Sous les débris d'une maison , il apperçoit un vieillard dont les deux cuisses brisées et les cris lamentables n'attiroient l'attention ni les secours de personne. Aussi robuste qu'humain , le jeune homme le retire de dessous les ruines , l'enlève dans ses bras , le porte sur ses épaules à l'une des maisons de secours déjà établies. Le vieillard étoit un nègre : le jeune homme étoit un Duc de Bragance. Ce spectacle d'un Prince de la Famille Royale portant un nègre dans ses bras ; cet hommage rendu à l'humanité dans la personne d'un infortuné regardé à peine comme un homme , touche profondément les âmes glacées par la terreur , et les fortifie comme un miracle. »

Le Duc de Bragance et M. le Duc de Crillon, aujourd'hui pair de France, s'étoient rencontrés à Vienne en 1774. Arrivé à Paris, le Prince s'empressa d'aller chercher M. de Crillon à sa campagne , et il y fit la rencontre et la connoissance de M. Suard et de l'abbé de Lille : l'élection de ces deux académiciens étoit alors toute récente ; c'étoit aussi le moment où l'élégant traducteur des *Georgiques* travailloit au poëme des *Jardins*. Le Prince qui venoit de faire un long voyage commencé par le nord de l'Europe , fit connoître à l'abbé de Lille cet usage heureux des Lapons , qui , privés par la rigueur de leurs longs hivers de tout bel ombrage , et réduits à l'indigente

de quelques no  
seux qu'épargnent ce  
d'un ami , d'un b  
à leurs yeux.  
cœurs. L'abbé de  
précipite pour tous  
des rois , un des m  
de hasards , dan  
que la misère de leu  
un habitans des gl  
éclatant soleil de Lus  
mon retour il renc  
bois , et dont le gen  
d'un arbre et d'un  
après la journée de  
contre la déportation  
le Philiques , journ  
Meker. Les Mémoir  
qui lui prenoit une  
M. Garat , tout ce q  
venir le plus vivem  
cette impatience d  
attendu , et ces tra  
craieurs pour des  
et qui tuent celui  
voir que les cœurs  
dans toutes les la  
pour la premièr  
de toutes et qu'i  
mes douces , caressant  
qui on a appelée la  
appeler le sublime  
écrites par M.  
en avoit cinquante ,  
ou femme à soixante  
que pour recevoir  
de la rendre toujo  
ment que dans la vi  
et nourris des

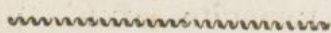
mm

les chapeaux coulent  
et ce n'est pas son

verdure de quelques noirs sapins, donnent au moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats, les noms d'un père, d'un fils, d'un ami, d'un hôte, et ne sentent plus ce qui manque de charme à leurs yeux, lorsqu'un charme plus doux pénètre leurs cœurs. L'abbé de Lille a fait de cet usage transformé en précepte pour tous les jardins, et en exemple pour ceux des rois, un des morceaux les plus touchans de son poème.

« Que de hasards, dans le génie même, dit M. Garat ! Il a fallu que la misère de leurs bois inspirât cette belle et pathétique idée aux habitans des glaces du pôle ; qu'un Prince né sous le magnifique soleil de Lusitanie allât la voir parmi les Lapons ; et qu'au retour il rencontrât à Paris le poète qui chantoit les bois, et dont le genre avoit le plus besoin de cet épisode qui fait d'un arbre et d'un arbrisseau un père, un fils, un ami ! »

Après la journée du 18 fructidor, M. Suard qui avoit à craindre la déportation comme principal rédacteur des *Nouvelles Politiques*, journal supprimé, se rendit en Suisse, chez M. Necker. Les Mémoires sur sa vie parlent d'une correspondance qui lui prenoit une partie des jours et des nuits. « C'est, dit M. Garat, tout ce que l'amour le plus tendre peut faire ressentir le plus vivement et exprimer le plus naïvement ; c'est cette impatience de la passion au moindre retard d'un mot attendu, et ces transports de joie lorsque le mot arrive ; ces terreurs pour des dangers qui ne menacent pas ce qu'on aime, et qui tuent celui qui les imagine ; toutes ces expressions du cœur que les cœurs sensibles ont fait passer depuis longtemps dans toutes les langues, et qui semblent toujours employées pour la première fois lorsque celui qui s'en sert a besoin de toutes et qu'il en ajoute encore de nouvelles ; ces formes douces, caressantes et languissantes, cette mollesse de style qu'on a appelée la grâce du sublime, et qu'on pourroit aussi appeler le sublime de l'amour : tels sont les caractères de ces lettres écrites par M. Suard à soixante ans, à une femme qui en avoit cinquante, et qui étoit la sienne..... On n'aime ainsi sa femme à soixante ans, après en avoir passé trente avec elle, que pour recevoir du ciel la récompense du soin qu'on a pris de la rendre toujours heureuse ; les feux sacrés ne s'éteignent que dans la vieillesse de ceux qui ne les ont pas entretenus et nourris des vertus de leur jeune âge et de leur âge mûr. »



#### M O D E S.

Les chapeaux couleur de rose sont encore les plus nombreux ; et ce n'est pas sous ce seul rapport que la mode est

constante : on assortit toujours les fleurs aux rubans ; et le haut de la passe est , comme à l'ordinaire , l'endroit où les fleurs se posent.

Au lieu de piquer , de distance en distance , des passes bouillonnées , et d'y attacher un nœud de ruban ou une fleur , quelques modistes forment des rouleaux de gaze , qu'elles font passer dans des coulans de satin , et posent ces rouleaux en long , ou en travers.

Autour de quelques chapeaux de paille blanche , une draperie de gaze unie , ou une écharpe de gaze-mozaique passe dans des coulans de paille.

Nous avons parlé des garnitures formées de coquelicots enchassés dans des marabouts ; une garniture plus remarquable , se compose de marabouts et de plumes couleur de feu , montées de manière à imiter des fleurs. Ces garnitures s'adaptent à des chapeaux de paille d'Italie.

Les fleurs des champs , le chèvrefeuille surtout et les coquelicots , sont en grande faveur. Il y a des passes dont le haut est tout couvert de chèvrefeuille. Les coquelicots se portent souvent sans mélange ; il en de même des roses.

On voit encore des coques sur quelques bonnets de lingère ; mais pour les capotes de perkale , la mode des coques de mousseline est passée ; on n'en met pas non plus au bas des robes.

La pluie a rendu depuis quelques jours , les robes de couleur plus communes que les robes blanches ; on en voit beaucoup de violettes : la garniture de quelques-unes est composée de quatre volans , placés deux à deux , et plissés à tuyaux plats. Entre le bord de la robe et les volans du bas , il y a l'espace de deux doigts ; et entre le premier et le second rang de volans , un espace moitié plus considérable.

La frange qui garnit quelques ombrelles , est terminée par des boules de la couleur de la doublure.

Coutil blanc , ou gris ; voilà l'étoffe des Pantalons. La taille des habits est encore plus haute qu'à l'ordinaire ; et le collet descend plus bas. Le cran , entre le collet et le revers , est extraordinairement petit. Les boutons jaunes sont fort à la mode , surtout les boutons unis.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1901.

Le 25 , paroîtront les Gravures de *Meubles* , 501 et 502.

1820.

*Costume Parisien.*

(1901)



*Chapeau à demi-port et ganise large. Habit à collet en Schall. Boutons unis. Pantalon de coutil.*

# JOURN

DE

Le Journal paroit, avec  
deux Gravures  
par an, et 36 fr. pour un an.

En 1802, a été com-  
posé de Voitures  
n° 18 N°. par an.

## LA MÉD

Que les Grecs étoien-  
t, les  
leurs héros se  
en cent lieu-  
x.

ici comme ils rac-  
erger qui avoit per-  
trouva sur une m-  
splendissant de lum-  
rien; c'étoit Esc-  
jours furent cor-  
Les blessures  
à ses opérati-  
aux parole-  
ne reconnoît dans  
médecine que le hasa-  
l'écrit va éclairer l'i-  
les mortels ?

Les chèvres jonent un g-  
Esculape, une ch-  
aussi qui nourrit  
le lait a rendu récem-  
Parisienne.